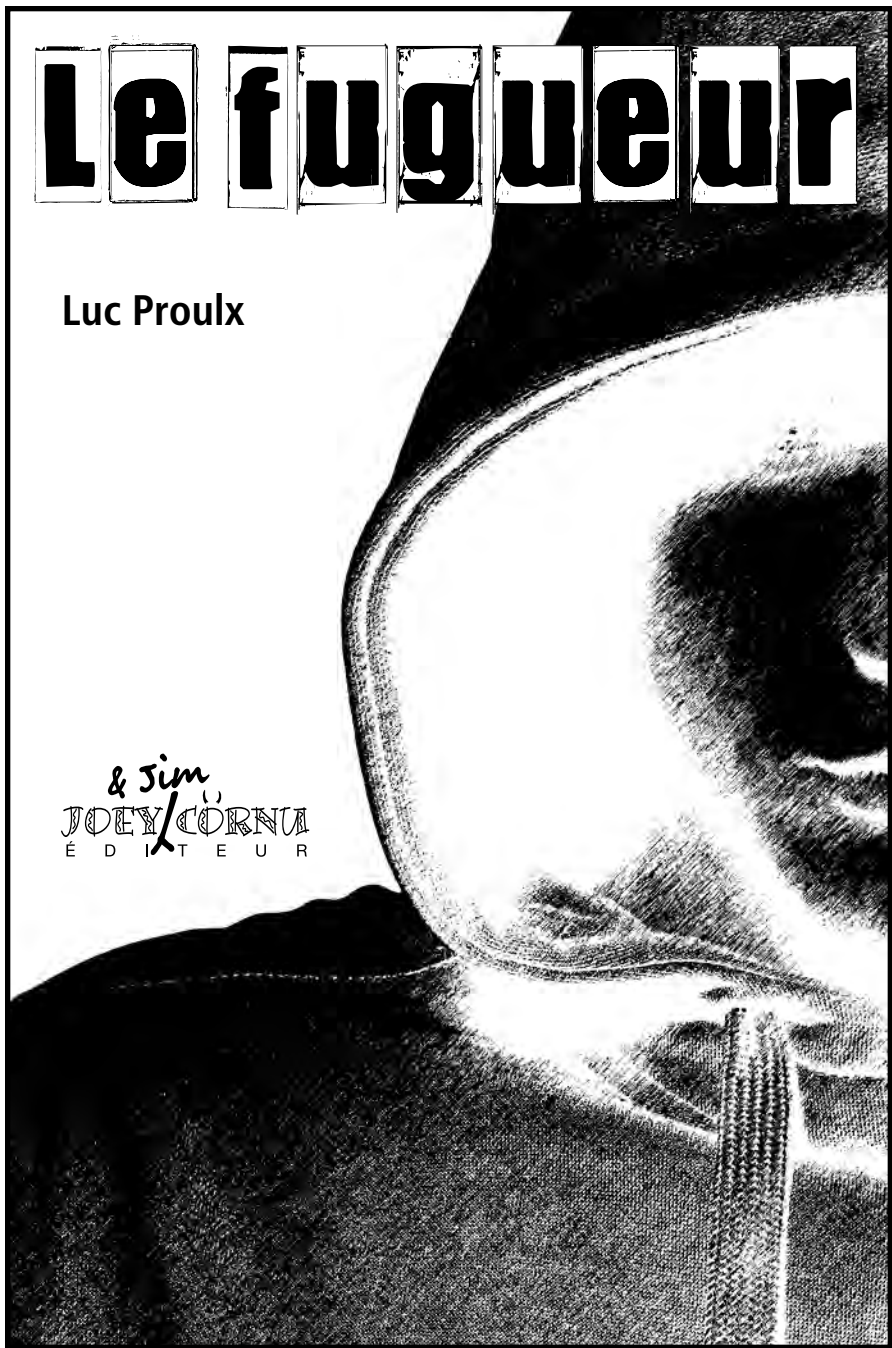


Le fugueur

Luc Proulx

& Jim
JOEY CORNU
É D I T E U R



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Proulx, Luc, 1955-

Le fugueur

3^e éd.

Éd. originale: Saint-Lambert, Québec: Éditions Héritage,
1996-1998 dans la coll.: Collection échos.

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-922976-24-3

I. Titre.

PS8581.R59F83 2010 jC843'.54 C2010-942454-9
PS9581.R59F83 2010

Direction de l'édition: Claudie Bugnon

Design de couverture et de mise en pages : studiogougeon.com

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison et Antidote RX

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450 621-2265 • Téléc.: 450 965-6689

editeur@joeycornu.com • www.joeycornu.com

© 2011, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 978-2-922976-24-3

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2011:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

*Un sincère merci à Réal-G. Bujold
pour l'amorce de ce récit
qu'il aura fait naître et renaître,
un écrivain qui en suscite d'autres.*

La fugue

Grelottant, la tête enfouie sous son capuchon et les mains enfoncées dans les poches de son manteau d'hiver, Jean-Sam accéléra le pas jusqu'à courir chez lui, pour enfin se réchauffer.

Il survola les quatre marches de la basse galerie, tellement il était gelé par l'intense froid de janvier. L'adolescent ouvrit rapidement la première porte en l'arrachant à la glace et sa main atteignait la poignée de la porte intérieure lorsqu'il aperçut le visage triste et apeuré de sa mère. Il remarqua la main tremblante de la femme sur son visage défait, à travers la vitre aux contours givrés, et il comprit aussitôt qu'elle venait encore une fois de se coltiner à son alcoolique de mari.

Il poussa la porte sans ménagement et entra dans un nuage de frimas, lorsque la femme lui dit à voix basse :

— Ne fais pas de bruit et entre vite dans ta chambre avant que ton père te voie, sinon...

Malgré les supplications feutrées de sa mère, et plus dégoûté que jamais par l'ivrognerie de son père, Jean-Sam claqua la porte et marcha lourdement tout au long du couloir au bout duquel l'homme avait sombré, l'esprit noyé dans la

bière et les spiritueux bon marché. Dans le salon, tout au bout du passage, il pouvait voir l'homme délabré gisant sur le divan, avachi, battu par l'alcool.

Dégoûté, il bifurqua pour pénétrer dans sa chambre où il lança son sac à dos, puis ses bottes glacées contre le mur qui retentit comme un tambour. Il voulait que s'entende toute sa frustration de devoir endurer une autre des sempiternelles beuveries de celui qu'il regrettait amèrement d'avoir eu pour géniteur.

Après avoir jeté un œil inquiet sur son conjoint somnolent, la mère rejoignit son fils pour tenter de le calmer et peut-être le reconforter. Mais peine perdue, Jean-Sam était en furie. Chaque épisode de consommation de l'alcoolique constituait le scénario désolant de leur vie de famille, dans l'atmosphère glauque d'un chapitre qui s'ouvrait inéluctablement sur le sifflement d'une bière qu'on décapsule :

— Une p'tite bière en finissant de travailler, c'est bien mérité! déclarait l'alcoolique sous le regard désolé de son épouse.

Puis, après avoir enfilé cette consommation en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il tentait de justifier son insatiable soif par une plaisanterie qui n'amusait personne d'autre que lui-même :

— Tiens! Pour qu'elle ne se sente pas trop seule, celle-là, une petite amie! disait-il encore d'une voix forte dont il était le seul à entendre l'écho se répercuter sur les murs de la cuisine, son épouse et son fils fuyant dans les autres pièces de la demeure de banlieue, l'une et l'autre l'évitant

subrepticement dès qu'il s'amenait.

Le goulot en bouche et la bouteille levée bien haut, l'alcool s'engloutissait encore une fois dans son gosier comme dans un gavage. Après quelques bières, qu'il éructait avec bruit, son agressivité montait et c'est alors seulement qu'il se souvenait d'avoir un fils. La méchanceté qui culminait dans le ton de sa voix se voyait alors dans le noir de ses yeux menaçants, telles les orbites de deux canons de fusil cherchant leur cible.

— Où il est, Jean-Sam? Où il est, que je lui parle à ce p'tit paresseux?

La plupart du temps, Jean-Sam avait déjà filé dehors dès la deuxième bière, afin de s'éviter des frictions avec son père. Il errait alors dans le parc du centre-ville ou à l'aréna, parfois à l'arcade quand il avait un peu de monnaie pour partager les jeux électroniques avec les autres, quoiqu'il en avait rarement les moyens puisque son père avalait tout dans son ivrognerie, même l'argent du loyer que sa mère devait alors assumer seule, avec son maigre salaire de préposée aux bénéficiaires d'un centre pour personnes âgées.

L'homme avait été suspendu deux fois sans solde de son travail à la voirie municipale. On l'avait officiellement averti que la moindre incartade à cause de l'alcool lui vaudrait son congédiement définitif, mais sa famille n'en savait rien.

Presque indigent malgré que ses deux parents travaillaient, Jean-Sam n'avait jamais eu de vêtements à la mode, toutes ces fringues cool que les autres pouvaient se permettre et qui illustraient sa différence sur la place publique de l'école. Le vieil ordinateur archaïque de la maison était inapte à

recevoir les jeux vidéo actuels et ils avaient perdu leur ligne Internet, par défaut de paiement, alors qu'une grande partie du budget familial finissait à la Société des alcools ou au dépanneur du coin.

Ses amis, ce soir-là, étaient tous au cinéma, mais lui n'avait pas d'argent pour y entrer et les rejoindre. Il avait donc dû passer des heures à geler dans le parc municipal, se réfugiant occasionnellement dans la cabane des patineurs aux trois quarts vide, puisque la température marquait moins vingt-quatre degrés.

Il y avait patienté deux heures avant de rentrer, en attendant que son père s'endorme et qu'il puisse retrouver le confort de sa chambre.

Il aurait tout donné pour que cette chambre soit ailleurs... mais il n'avait rien à donner.

Jean-Sam se doutait bien qu'à vingt-deux heures, l'homme ne serait pas encore au bout de sa beuverie: cet instant où il s'endormait dans le salon; ce moment de trêve au cours duquel sa mère et lui pouvaient enfin se détendre, sans craindre ses crises d'agressivité dont la menace sur eux s'aggravait au fil des confrontations.

Mais ce soir-là, Jean-Sam en avait eu assez. Tirailé entre la peur d'affronter son père et la morsure du froid sibérien qui traversait son vieux manteau pour lui torturer la peau, l'adolescent avait foncé chez lui avec la rage accumulée de tous ces moments de solitude causés par l'alcoolisme d'un homme qu'il haïssait de plus en plus, chaque fois qu'il le voyait ivre. Il avait décidé de rentrer avec la farouche

intention de changer les choses, coûte que coûte.

— Jean-Sam... JEAN-SAM! s'écria mollement la voix pâteuse du père tiré de sa somnolence, une voix qui, comme toujours quand il était soûl, se faisait autoritaire avec une pointe de haine.

Dès la première bière ingurgitée, sa voix changeait en se faisant plus agressive. Le ton montait encore à la seconde consommation, alors qu'une frustration apparaissait dans son regard sombre. À la troisième bière, chacun de ses gestes devenait brusque et menaçant, son fils et son épouse devenant alors l'objet de toutes ses irritabilités.

La mère, apeurée, vint saisir le bras de son fils pour lui signifier de ne plus faire de bruit, mais Jean-Sam se dégaya aussitôt en lui opposant un regard farouche. Figés au centre de la petite chambre, ils écoutèrent le vacarme des pas titubants du père qui s'amenait difficilement. L'homme se heurtait aux murs en soufflant comme une bête de somme, cherchant dans son délire l'endroit d'où provenaient les bruits qui l'avaient tiré de son état comateux.

La femme au visage livide restait subjuguée comme l'oiseau qui pressent l'attaque du serpent, dépourvue de toute défense par sa captivité, paralysée corps et âme par ce qui risquait de se produire dans une altercation qui lui échapperait totalement.

Elle réfléchissait à toute vitesse quant à la façon de désamorcer cette situation, lorsque son mari apparut dans l'embrasure de la porte, chancelant et bavant l'alcool bu en trop. Elle remarqua le vide de son regard dans la fixité de ses

pupilles, deux trous noirs qui lui parurent comme l'ancre obscur d'un purgatoire où l'esprit de l'homme demeurait captif de ses démons intérieurs.

— Jean-Sam est rentré et il va maintenant se coucher... et nous aussi, termina-t-elle avec le sentiment de parler dans le vide et pour rien, l'ivrogne n'ayant d'attention qu'envers son fils. Mais elle persista : Jean-Marc... Jean-Marc...

La femme répétait le prénom de son mari comme une prière pour exorciser l'homme qu'elle avait épousé dix-sept ans plus tôt, mais qu'elle ne reconnaissait plus, là, devant elle, bloquant l'entrée de la petite chambre de ses deux avant-bras appuyés au chambranle de l'unique porte. Espoir et peine perdus, il n'entendait déjà plus rien. Il regardait fixement Jean-Sam avec un air malin. La haine se lisait dans chacun de ses traits et se sentait dans son haleine qui empestait l'alcool.

Il parla lentement, en éprouvant de la difficulté à respirer entre les mots.

— Petit bandit! Je travaille toute la semaine pour te donner un peu d'éducation, mais aussitôt que j'ai le dos tourné, tu t'en vas traîner dans la rue avec ta bande de vauriens.

— De toute façon, tu vois jamais rien de ce qui se passe... lui répondit son fils, avec un regard de biais et sur un ton bas qui fit monter d'un cran l'angoisse de sa mère.

L'homme s'avança vers Jean-Sam avec le pas lent et sournois du prédateur qui jauge sa proie, tandis que son fils reculait prudemment vers le fond de la pièce. Mais, étonnamment, l'angoisse qu'avait toujours ressentie l'adolescent lors de ces atroces confrontations commença à tourner en

une haine profonde, que la peur gonflait au point d'en faire du courage.

La mère se savait dépassée, tout se jouait désormais entre le père et le fils, dans un silence intenable, une accalmie précurseur de grande tempête dévastatrice.

Sans quitter l'homme des yeux un seul instant, Jean-Sam s'empara subrepticement d'un bâton de baseball appuyé au mur, derrière lui. La femme remarqua le geste avec horreur et sa gorge se noua sur un cri muet. Lorsque l'homme arriva à proximité de lui, Jean-Sam brandit la batte dans les airs et l'autre recula immédiatement avec maladresse, trébuchant sur le sac à dos de son fils pour choir contre le mur et finalement s'étendre de tout son long sur le plancher, l'air complètement groggy.

Encouragé par cette retraite et cette chute, Jean-Sam s'avançait vers lui avec les jointures des doigts blanchies par l'étreinte furieuse sur son arme, lorsque sa mère lui saisit le bras.

— Arrête-toi, Jean-Sam! s'écria-t-elle sur un ton impératif qui détonnait avec son caractère toujours si conciliant. La peur et la volonté confondues donnaient à son visage un aspect jusque-là inconnu de son fils. Sa rage personnelle ne fit plus le poids devant la détermination de ce regard, et Jean-Sam obtempéra.

Il était dégoûté par la vision de ce visage aux yeux hagards, de cette bouche tordue et bavant sur sa chemise.

L'homme soufflait difficilement, avec un bras relevé dans un geste qui ressemblait davantage à celui de l'esclave qui

demande pardon, plutôt que du bourreau qu'il avait toujours été. Dans le cœur de Jean-Sam, la bataille se faisait maintenant entre la haine et la pitié, deux sentiments qui lui laissaient un goût amer.

Enragé, écœuré mais surtout découragé, il obéit finalement à sa mère qui, dans cette situation paraissait encore la plus forte, la mieux équilibrée, et il se rendit à son ordre.

Il laissa tomber le bâton en crachant sa haine, mais, du même élan furieux, il prit ses affaires en arrachant les tiroirs de sa commode, tandis que son père hébété gisait par terre entre les bras de son épouse désolée, l'alcool et le choc le laissant dans un état de confusion extrême. Jean-Sam mit rapidement quelques effets personnels dans son sac à dos, il enfila son manteau avec des gestes brusques et rechaussa ses bottes dégoulinantes. Il jeta un dernier regard à sa mère, puis il quitta en emportant toute sa rage.

La femme entendit la porte extérieure claquer jusqu'au fond de son âme, puis elle s'affaissa aux côtés de son mari, le visage enfoui entre ses mains.

Une fois dehors, Jean-Sam se mit en marche et n'eut même pas un regard pour la femme qui arrivait en trombe sur la galerie pour l'interpeller. Il accéléra le pas jusqu'au coin de la rue, qu'il tourna pour perdre le son de sa voix et soudainement se retrouver dans la solitude de la nuit hivernale, la plus impitoyable qui soit.

Son cœur sembla s'arrêter dans ce silence soudain, alors qu'il réalisait son isolement. Il ralentit le pas et son petit bagage accroché à son épaule devint pesant, aussi lourd que

tout le poids de sa jeune existence.

Cette fugue s'était faite sans question, sous le coup de l'adrénaline, mais l'énergie s'envolait maintenant de lui par tous les pores de sa peau, pour laisser la place à une seule question : où aller ?

L'absence de réponse le plaça dans un état de découragement total.

Il n'y avait plus de bagarre, plus de cris ni de pleurs, seulement le bruit régulier de ses pas qui crissaient en alternance sur la neige durcie par le froid. Arrêter de marcher, c'était arrêter de vivre.

Retourner en arrière, c'était arrêter de vivre. Il n'y avait plus rien d'autre à faire que de marcher. Il n'y avait plus rien à faire. Il n'y avait plus rien.

Il tourna le coin de la rue Principale où il prenait l'autobus pour se rendre à la polyvalente, avant le congé des Fêtes. Étonnamment, cette pensée lui échappait; tout cela n'avait plus aucun rapport avec sa réalité actuelle. Comme si son école n'avait jamais existé que dans un rêve. Jean-Sam, l'esprit ravagé par la cruelle réalité, était confondu dans ses pensées et les images se bousculaient dans sa tête, en s'imposant d'elles-mêmes. Un moment, il voyait ses amis assis à la cafétéria de l'école, puis il repensait à son professeur de français écrivant au tableau. Il se revoyait en discussion dans le coin des casiers pour raconter sa bagarre avec son père, comme on se perçoit dans la distorsion d'un rêve.

Il était incapable de réfléchir et sa tête ne faisait que bourdonner. Il se rendit enfin compte que son cerveau allait

puiser ces images dans sa mémoire pour les mettre à la place de la réalité, parce que le réel lui faisait peur.

Tout ce qui lui restait de concret, c'était maintenant la rue, le froid et la faim : la jungle urbaine en dessous de zéro.

La rencontre de Squatte

Jean-Sam se retrouva au parc municipal où il était moins d'une heure auparavant. Mais la plage horaire d'accès au public était close et les lumières fermées, à l'exception du lampadaire municipal. La porte du local communautaire était verrouillée et ses fenêtres noires ne réfléchirent que l'ombre de son propre visage, lorsque Jean-Sam y jeta un dernier coup d'œil.

Le moral désormais aussi bas que le mercure, l'adolescent serra les bras autour de son torse, en piétinant dans la neige pour tenter de se réchauffer.

Tout seul sous le grand lampadaire, source de lumière, mais non de chaleur, il secouait les pieds l'un contre l'autre dans ce cercle lumineux, en examinant les ténèbres tout autour, dominées par le haut clocher illuminé de la cathédrale dont la croix semblait voisiner les étoiles figées dans le froid stellaire.

Encore étourdi par les événements dont les images tournoyaient sans sa mémoire, son esprit en déroute s'avérait incapable d'appréhender ce qui surviendrait, tandis que le

froid sibérien appelait l'état d'urgence.

Il avait bien tenté de se réchauffer dans l'entrée d'un restaurant, mais on l'en avait vite expulsé dans la minute, en menaçant d'appeler la police s'il s'avisait de revenir. Jean-Sam était perdu dans cet enfer de glace et son esprit n'arrivait même plus à évoquer une seule image agréable. Prisonnier du réel, il ne pouvait plus fuir dans son imagination vers des endroits meilleurs. La réalité de ses seize ans lui paraissait intenable.

Comment faire pour se réchauffer? pensa-t-il. Pour dormir? Pour manger? Si au moins c'était l'été, le premier problème serait résolu et ça lui laisserait du temps pour le reste. Tout se bousculait dans sa tête et la trouille lui brûlait le ventre lorsque...

— Salut, mec!

Cette voix lui était connue, sans pourtant qu'il arrive immédiatement à y mettre un visage et un nom. Il chercha dans le noir et fut surpris de voir Squatte entrer dans son cercle de lumière.

Squatte était un ancien élève de la polyvalente reconnu pour sa consommation, mais aussi la vente de drogues. Il avait été expulsé de l'école, l'année auparavant, pour être replacé en centre d'accueil.

Voilà tout ce que Jean-Sam en savait, puisqu'il ne lui avait parlé qu'à deux ou trois reprises, et de choses plutôt banales. Mais il fut tout de même heureux d'entendre cette voix l'arracher à la tempête émotive de ses tourments.

Squatte s'amena tout près de lui avec son air habituel,

frondeur et apparemment détaché de tout. Il rabassa le capuchon noir qui cachait partiellement son visage pour mieux voir celui de Jean-Sam, et il comprit immédiatement sa détresse.

— Toi, t'es dans la merde comme ça se peut pas, hein mec?

Jean-Sam fixa le bout de ses bottes gelées, hésitant à se lier avec un gars d'aussi mauvaise réputation, mais l'envie de trouver un allié dans cette situation intenable fut plus forte.

— Je me suis sauvé de la maison. Je me suis engueulé avec mon père et je l'ai menacé. Ensuite, je suis parti, laissa tomber l'adolescent, incapable de raconter plus précisément le drame qui sévissait toujours dans sa tête.

Relevant les yeux vers Squatte, Jean-Sam fut étonné par la compassion qu'il lisait dans le regard de ce bagarreur invétéré devenu itinérant dans l'indifférence générale des institutions, comme de tous les intervenants sociaux.

Squatte n'avait passé que quelques semaines en centre d'accueil, avant de profiter d'une sortie spéciale, le jour de l'anniversaire de ses seize ans, pour s'éclipser et offrir sa disparition en cadeau à tout le monde, à commencer par lui-même. Préférant la liberté à la discipline des éducateurs, le vagabondage était redevenu sa vie et la rue, son royaume. Squatte survivait ainsi depuis des mois et n'avait plus vraiment souvenir d'avoir déjà vécu autrement. D'autant plus que son milieu familial n'avait guère été plus riche que les ghettos dans lesquels il se réfugiait, d'où son pseudonyme de squatteur que tous les petits magouilleurs avaient appris à respecter.

Rares étaient ceux qui connaissaient son nom véritable, Justin Leblanc, sinon les policiers de l'escouade jeunesse.

« *Squatter*, celui qui occupe illégalement un logement libre, sans droit ni titre », avait prononcé le juge du Tribunal de la jeunesse, lors de sa dernière comparution, et Justin avait aimé chaque mot de cette définition de lui-même : l'illégalité et la liberté, sans droit ni titre.

— Dans ce cas-là, suis-moi ! finit par dire le squatteur. Je vais te montrer qu'on n'a pas besoin d'obéir à qui que ce soit. Dans ma planque, on fait ce qu'on veut et on vit comme on le veut.

Ils marchèrent pendant une vingtaine de minutes sans parler ou presque. Jean-Sam suivait Squatte comme on s'accroche à sa seule chance, presque malgré soi, à défaut d'avoir le choix, en misant désespérément sur celui qui passe dans le vide du moment.

Une impression étrange le taraudait pendant qu'ils sillonnaient les rues de cette ville qui, bien que familière puisqu'il y habitait depuis toujours, lui apparaissait soudainement très différente. Il se serait cru ailleurs en fait, même s'il reconnaissait les vitrines des magasins, les abribus et les routes ainsi que les édifices. Quelque chose d'essentiel avait fondamentalement changé : les lois et les visages.

Il se retrouvait soumis aux lois de la rue en compagnie des itinérants, des gangs criminalisés et des oiseaux de nuit qui ne quittent les bars qu'à la fermeture, en y laissant tout leur argent ainsi que leurs esprits et leur sens de l'équilibre.

Les policiers qui, le jour, font des rondes à pied, gèrent la

circulation et parlent aux citoyens, étaient maintenant réfugiés dans leurs autopatrouilles, prêts au pire et à tout instant. Jean-Sam tentait de se composer un air naturel en marchant aux côtés de Squatte, mais il avait l'impression d'être passé dans une autre dimension, dans un monde parallèle dont il avait entendu parler aux bulletins de nouvelles, mais dont la réalité dure le bouleversait.

En croisant un gang de jeunes skinheads, Squatte leur fit un signe complexe de la main. L'un des skins lui rendit son signe étrange, un peu comme une gestuelle de malentendant, ce qui tira Jean-Sam de sa torpeur.

— Qu'est-ce que c'est... le signe que tu viens de leur faire?

— Le quartier appartient aux skins, répondit laconiquement Squatte. Si tu passes sans permission, ils vont te taxer. Tu sais ce que c'est... le taxage?

— Quand les gangs volent des choses aux jeunes sur la rue? osa Jean-Sam.

— Ouais, c'est un peu ça, disons. Pour un gang de rue, le taxage, c'est surtout une manière de faire savoir à tout le monde qu'ils sont les maîtres du quartier. Mais c'est aussi une source de revenus. Y a qu'à revendre le stock aux brocanteurs pour faire de l'argent facile. T'sais, l'argent c'est le pouvoir, continua Squatte. Tu peux acheter des armes et de la *dope*, les revendre et faire encore plus de fric. L'argent, c'est pareil dans les rues comme dans les banques: plus t'en as et plus c'est facile d'en faire. Mais, conclut Squatte, quand t'en as plus... c'est pas facile à vivre.

Après avoir longé la rue Principale, ils descendaient

maintenant vers l'ouest, dans les quartiers plus industriels. Jean-Sam se risqua à parler pour briser le silence.

— Tu fais partie de la bande et c'est pour ça que t'es pas taxé? interrogea-t-il, tout aussi curieux d'apprendre les lois de la rue que de connaître son nouvel ami, et désormais seul allié.

— Non, mais regarde-moi un peu mec... J'ai l'air d'un skin? demanda l'autre, en pointant du doigt sa longue chevelure noire dont les pointes débordaient de son capuchon.

— Ouais... t'as pas vraiment l'air d'une tête d'œuf, acquiesça Jean-Sam, avec un premier sourire.

— Je te conseille de ne jamais les traiter de tête d'œuf, le coupa Squatte, si tu veux pas finir en omelette. Ils ont la mèche un peu courte les skins, surtout en gang. Mais ils sont un peu désorganisés depuis qu'ils ont perdu leur chef, Adolphe Junior.

— Mais toi, fais-tu partie d'un gang? osa encore l'interroger Jean-Sam, encouragé par l'ouverture de son nouvel ami.

— J'ai perdu ma bande depuis longtemps et on ne revient jamais sur ce qui a été, trancha Squatte sur un ton qui interdisait toute question.

Ils bifurquèrent à un carrefour pour ensuite s'engager dans une ruelle sombre. Une crainte sourde se fit dans l'esprit de Jean-Sam, en réalisant à quel point il s'enfonçait dans un endroit où il n'aurait jamais osé s'aventurer auparavant.

Squatte tourna soudainement sur sa droite, entraînant Jean-Sam vers de vieux édifices industriels désaffectés. Ils avancèrent entre les hauts murs de briques délavés par le

temps et les intempéries, seuls leurs pas craquant sur la neige durcie pouvaient révéler leur présence en ce lieu désert, alors qu'ils louvoyaient entre les gros rebuts industriels qui jonchaient le sol, la tête couverte de leur capuchon et les mains enfoncées dans les poches. Pour des mineurs en fugue, l'anonymat s'avérait le meilleur camouflage et ils s'avançaient telles deux ombres, jusqu'à ce que Squatte pointe du doigt de longues planches sur le sol, sur lesquelles ils s'avancèrent comme des funambules pour ne plus laisser de traces de pas dans la neige.

Longeant un mur sur une dizaine de mètres, Squatte s'arrêta soudainement et plaça un doigt sur sa bouche, pour faire signe à l'autre de garder silence.

Il jeta un regard circulaire, puis fit pivoter un immense panneau de bois qui découvrit un trou percé dans le mur de béton décrépît, par lequel ils s'engouffrèrent. La noirceur fut totale, lorsque Squatte rabattit le panneau de bois sur l'antre. Jean-Sam se sentit horriblement claustrophobe, jusqu'à ce qu'une allumette craque et que sa flamme vacillante à l'odeur de soufre fasse danser les formes étranges de cet endroit. Squatte alluma quelques chandelles collées dans leur cire sur une petite table basse et Jean-Sam découvrit progressivement les détails d'aménagement de ce refuge.

— Nous voilà chez nous, mec! Il n'y a plus qu'à calfeutrer l'entrée, annonça Squatte, en recouvrant le panneau de grosses toiles pour bloquer les sons et l'air froid. Ici, il y a trois avantages : d'abord, il va faire chaud dans quelques minutes, tout juste le temps d'allumer le réchaud de camping et le

fanal; ensuite, on a un peu de bouffe et des couvertures pour dormir; finalement, et ça, c'est le plus important, personne d'autre que nous deux ne connaît cette planque. Alors pas trop de bruit et il faut surtout faire bien attention quand on entre et on sort. Souviens-toi toujours de garder les panneaux de bois bien en place dans les fenêtres le soir, pour qu'on n'aperçoive pas la lumière de l'extérieur, et aussi de toujours marcher sur les planches dehors, pour ne pas laisser de traces dans la neige.

Jean-Sam restait planté comme un clou au centre de cet espace de béton en ruine, dont quelques câbles électriques désactivés pendaient du plafond, tandis que Squatte s'écritait sur le réchaud alimenté au gaz propane. Jean-Sam fit lentement le tour de la pièce, tandis que la boule de feu rajouta à l'éclairage en répandant peu à peu sa chaleur.

Une fois le fanal allumé, Jean-Sam aperçut un vieux lit aux couvertures rongées par les mites et un fauteuil délabré qui constituaient leur seul mobilier, avec une grosse caisse de bois le long d'un mur et deux chaises bancales qui servaient de mobilier de cuisine. De vieilles armoires vides aux portes béantes leur rappelaient qu'ils n'avaient droit à rien d'autre.

Ils retirèrent leurs manteaux à la faveur de la chaleur qui envahissait l'espace de huit mètres sur six jusqu'à le rendre viable, mais ils durent tout de même se munir chacun d'une couverture, Jean-Sam recroquevillé sur le fauteuil et Squatte enfoncé dans le vieux matelas, afin de déguster deux sandwiches arrosés au même litre de lait au chocolat.

Une fois repu, Jean-Sam avait repris dans le détail le récit

de la bagarre avec son père et Squatte l'avait écouté en se réchauffant les mains au-dessus de la boule incandescente du petit poêle.

Plus tard, Squatte tendit un sac de couchage à Jean-Sam qui s'y engouffra tout habillé et revêtu d'un chandail de laine, alors que Squatte remettait son manteau d'hiver, pour ensuite se couvrir de grosses couvertures.

— Mets ça sur ta tête! ordonna Squatte à Jean-Sam, en lui lançant une tuque de lainage, c'est toujours par la tête qu'on prend froid durant la nuit, précisa-t-il, en relevant son capuchon pour ensuite souffler les chandelles.

Seule la boule bleutée du poêle diffusait un léger halo de lumière, que Jean-Sam fixait en faisant des efforts pour demeurer éveillé. Le stress éloigné et la sécurité retrouvée, le sommeil l'assailait par vagues grandissantes, lorsque Squatte le tira de sa somnolence :

— Demain, on va aller faire des provisions et ça va être tripant en plus.

— Où ça? demanda Jean-Sam, en s'ébrouant dans la pénombre.

— Y a rien de plus simple, mais je suis trop fatigué pour t'expliquer. Dors, on verra demain, bonne nuit, mec!

— Bonne nuit! répondit Jean-Sam.

Quelques minutes plus tard, alors que le sommeil le regagnait, il eut envie de remercier Squatte de l'avoir sauvé du froid et de la faim, mais la pudeur et la gêne l'en empêchèrent. Il resta les yeux ouverts sur le noir, le temps d'exorciser les images de son père et de leur bagarre, mais

surtout pour taire les appels sourds qu'il entendait toujours de la voix de sa mère, dès qu'il fermait les paupières.

Squatte, le dos tourné, retenait les larmes et les sanglots qui lui montaient à la gorge. Pour une première fois, depuis que sa bande avait été démantelée, il n'était pas seul dans ce trou avec ses peurs et ses angoisses. Squatte ne croyait pas plus en Dieu qu'il n'avait d'espoir dans la vie, mais il remercia quelque chose de lui avoir envoyé quelqu'un, juste au moment où il n'en pouvait plus, avant qu'il se décide à en finir.

Le vol

Jean-Sam et Squatte demeuraient emmitouflés dans leurs couvertures, en attendant que la température se réchauffe quelque peu. Une ligne lumineuse sous leur porte barricadée confirmait que la nuit était passée. Squatte avait changé la bonbonne de gaz du réchaud qui s'était malencontreusement éteint aux petites heures du matin, puis il avait couru se réfugier en grelottant dans ses couvertures sous le regard amusé de Jean-Sam, qui commençait à trouver sa situation personnelle moins catastrophique, après avoir bien dormi.

La boule de feu jaune et bleu les rassurait maintenant sur la salubrité de leur planque et Squatte ressortit le premier des couvertures pour enfiler un gros chandail de lainage, aussitôt imité par Jean-Sam qui gardait une petite couverture sur ses épaules. Squatte retira le panneau d'une fenêtre pour laisser pénétrer un peu de lumière à l'intérieur, en s'assurant d'un regard rapide que personne ne surveillait leur planque.

Jean-Sam s'était réveillé à deux reprises durant la courte nuit, cherchant pendant un instant dans le noir où il se trouvait. Ramené à son drame familial dans ce silence

complet, l'adolescent avait dû se livrer à un difficile exercice mental, afin d'oublier les appels de sa mère et réussir à retrouver le sommeil.

Il était facilement parvenu à se convaincre qu'il avait eu raison sur son père, mais sans arriver à se disculper de sa tristesse envers sa mère. Toutefois, le matin venu, il était bien reposé. La température et le moral étaient à la hausse dans la cachette, malgré un autre matin glacial. Les deux gars s'activèrent en s'ébrouant avec des gestes brusques, riant et se bousculant pour se réchauffer pendant qu'ils enfilaient leurs bottes. Ils mangèrent le sandwich au jambon et vidèrent ce qui restait de la boîte de lait au chocolat que Squatte avait subtilisés la veille dans une épicerie. Ils étaient bien.

Leur univers était minuscule, mais ils en étaient les rois et maîtres.

— Ce soir, on va faire la cafétéria du parc industriel! annonça Squatte à Jean-Sam avec le même enthousiasme que s'il avait dit « Ce soir, on va jouer une partie de basket ». C'est aussi facile que de péter dans l'eau, termina-t-il, avec une tape dans le dos de son nouveau partenaire dans le crime.

La blague fit sourire Jean-Sam, qui reçut cette marque d'affection avec bonheur. Jamais il n'avait été complice à ce point de quiconque et cette réciprocité avec Squatte lui plaisait de plus en plus.

En dehors du culte que les autres jeunes avaient érigé autour de sa personnalité, le jeune itinérant était quelqu'un de vraiment sympathique.

— C'est une passe facile et payante au max! renchérit

Squatte, en préparant un sac à dos pour leur escapade. C'est Isabelle qui m'a montré ce coup-là...

Mais Squatte s'arrêta subitement sur sa phrase et son sourire mourut sur ses lèvres. Il se détourna pour avaler la dernière bouchée de son sandwich et camoufler son trouble, quoique son air contrarié demeurait perceptible.

— C'est qui ça, Isabelle? s'enquit Jean-Sam, perplexe face au changement d'attitude de son compagnon.

— C'était une fille de la bande... du temps où j'avais un gang, termina Squatte sur un ton songeur qui lui infligeait une mine triste.

— Et qu'est-ce qui s'est passé? osa Jean-Sam.

— Une dispute avec une autre bande. Un peu à cause d'Isabelle, mais surtout parce que c'était inévitable. C'est un gars qui se fait appeler Le Pim qui était le chef de l'autre gang. Son vrai nom c'est Sasseville, Stéphane Sasseville. Il me haïssait parce quelques-uns de sa bande l'ont laissé tomber pour venir dans ma planque, en amenant ses clients aussi parce que sa *dope* était trop coupée. C'était toujours le gros *party* ici, continua-t-il sur un ton plus serein. Du matin au soir et puis toute la nuit, c'était la grosse magie dans ma piaule dans ce temps-là, t'aurais du voir ça, mon Jean-Sam, laissa tomber Squatte les bras écartés tel un présentateur de télé, tandis que dans ses yeux cette époque semblait revivre.

Mais sa joie ne dura qu'un bref instant et son visage s'assombrit de nouveau.

— Mais bon, c'est fini ce temps-là, laissa-t-il tomber pour évacuer le souvenir d'une époque révolue, mais qui semblait

avoir été vraiment heureuse pour lui.

Toutefois, après une brève hésitation et au terme d'un court silence, il se ravisa et poursuivit le récit de son passé.

— C'était au début de l'été dernier. La police a arrêté Sasseville et puis ensuite, un par un, tous mes potes se sont tous fait ramasser en une seule journée. Le soir, j'étais seul au terminus avec un gars et une fille qui ont quitté pour Toronto. Je leur ai payé le billet d'autobus, mais moi je suis resté. Les flics appelaient ça l'Opération Vermine.

— Hé bien, ça alors! s'exclama Jean-Sam, j'ai vu les images au bulletin de nouvelles. Mais pas les visages, parce qu'ils n'ont pas le droit de montrer les prévenus d'âge mineur.

— J'ai pas la télé... répondit laconiquement Squatte.

— Isabelle... c'était ta blonde?

— Non. Remarque que j'aurais bien voulu, admit-il avec un sourire gêné. Elle était arrivée avec un mec, le beau Sylvain, et nous sommes devenus trois bons amis, se remémora Squatte avec un sourire qui s'épanouissait à l'évocation du souvenir de cette jeune fille qui semblait l'avoir beaucoup marqué. Isabelle ne sera jamais ma blonde, conclut-il avec résignation, mais c'est aussi sûr dans ma tête qu'elle sera toujours une grande amie... J'aimerais bien ça la revoir, termina-t-il à voix basse.

— Mais pourquoi pas? Qu'est-ce qui t'en empêche? voulut savoir Jean-Sam, maintenant passionné par l'histoire de cette fille énigmatique.

— Elle s'est fait embarquer avec les autres, Jean-Sam, et je vais te faire un aveu que tu vas toujours garder pour toi :

c'est pour être là quand elle ressortira que je n'ai pas voulu partir pour Toronto. Je ne sais pas si c'était de l'amour devenu de l'amitié, mais elle était tout ce qu'il me restait de beau à quoi penser.

Jean-Sam fut profondément ému par ces confidences, de cet aveu et de tout l'amour qu'il découvrait chez quelqu'un qui paraissait jusque-là incapable du moindre sentiment.

— Elle est en centre d'accueil maintenant et je suis certain qu'on me laisserait y entrer pour la voir, mais moins sûr que j'en ressortirais le jour même, blagua Squatte pour se redonner un peu de contenance. Mais toi, inspecteur Columbo, t'as jamais eu de blonde? Raconte-moi ça... c'est à mon tour de rire, dit-il en fixant Jean-Sam avec un air moqueur.

Jean-Sam détourna les yeux un instant, peut-être par timidité ou bien pour se remémorer son ancienne vie, qui lui paraissait devenue bien lointaine en si peu de temps. Mais il préférait de beaucoup le moment présent, dans ce refuge avec Squatte, tandis que son triste passé lui revenait en mémoire tel un long ennui ponctué par ses sempiternelles disputes avec son père.

— Peut-être qu'ici j'aurai plus de chance d'en avoir une, répondit-il finalement, parce que c'était impensable chez mes parents.

— Quoi? Ton papa voulait pas... ou bien c'est ta maman qui tenait son p'tit garçon sous ses jupes, blagua Squatte en ficelant son barda.

Jean-Sam eut un rire timide, mais il s'ouvrit en expliquant le fond de sa pensée :

— Le problème, c'est plutôt mon père. C'est un alcoolique agressif. On n'a jamais d'argent parce qu'il boit toute sa paye et même le fric de ma mère. J'avais jamais d'argent pour sortir, ni de fringues qui avaient de l'allure. Mais j'avais surtout peur d'amener une fille à la maison et qu'elle voie mon père soûl comme une botte, endormi dans le salon en ronflant comme un train de marchandises.

— Méchant cas problème, ton vieux! De la façon dont t'en parles, tu dois le haïr pour le tuer.

Jean-Sam resta muet, il s'assit sur le vieux fauteuil et continua le récit de ses relations inexistantes :

— Même mes amis ne venaient jamais chez moi. Je trouvais toujours de bonnes raisons pour les rencontrer ailleurs. T'sais, dans le fond, je n'ai jamais eu de copine sérieuse, jamais une fille dont j'aurais pu dire qu'elle était ma blonde pour vrai. Ça finissait toujours bizarrement, parce que je ne pouvais pas aller au cinéma, ou bien au restaurant, et alors elles me laissaient parce qu'elles pensaient que j'étais pas intéressé. Et moi, je ne les rappelais pas parce que j'avais honte de ma vie, de ma famille. C'est con d'être pauvre.

— Ouais! C'est con d'être pauvre, renchérit Squatte, en fixant le vieux contreplaqué décrépit et malodorant qui servait de plancher à leur piaule. Mais ce soir on va être riches et pleins comme des œufs pondus trop serrés! Mais pour tout de suite, on va aller jeter un coup d'œil au centre-ville.

Ils se préparèrent en silence, pour sortir dans un paysage de glace rendu éblouissant par un soleil sans chaleur.

Pendant plus d'une heure, ils parcoururent les grandes artères et Squatte profita du moment pour raconter les principes de l'itinérance à Jean-Sam, tout en lui enseignant les règles de base pour ne pas avoir de problèmes avec les différents gangs de rue.

Il lui indiqua où régnaient les punks, les skins, de même que les Hispanos et les rastas, avec un avertissement tout particulier en ce qui concernait les bandes asiatiques: «Ceux-là sont en lien avec les Khmers rouges, c'est un monde impénétrable et extrêmement puissant, avait-il dit avec gravité, faut jamais entrer en conflit avec eux.»

Jean-Sam eut droit à un cours complet à propos de ces tribus urbaines, produits de l'ignorance, de la pauvreté et de la discrimination raciale, jusqu'à ce qu'ils arrivent à destination.

—Tiens! C'est ici qu'on s'arrête une minute, ordonna Squatte en bifurquant vers un petit commerce de revente et de prêts sur gage aux allures de brocante, avec sa porte et sa petite vitrine grillagées coincées entre deux autres détaillants de produits électroniques à bon marché. Ici, tu te la fermes et tu ne réponds que si on te pose des questions. Il faut seulement qu'ils s'habituent à te voir, avant de faire affaire avec toi.

Ils poussèrent la porte et un système d'alarme émit un court grésillement sur leur passage.

Jean-Sam fut aussitôt content de trouver une soudaine chaleur, mais tout aussi inquiet par la mine patibulaire du gros homme avachi sur un tabouret, derrière le comptoir.